11 décembre 1916

France, Verdun

Ma chère femme,

Je ne peux attendre davantage pour t’écrire, c’est au bout de mes forces. J’ai tellement de choses à te raconter...

Je t’écris alors que je suis dans les tranchées françaises, ces fossés que l’on creuse nous-mêmes, malgré la boue qui nous enfonce à chaque mouvement. C’est là que l’on vit, que l’on dort en luttant contre le froid, et que l’on respire la putréfaction des cadavres étendus là depuis plusieurs mois. Contrairement à ce que tu penses de la France, ici c’est l’horreur !! Le paysage est un spectacle sans vie où des cadavres gisent dans une flaque de sang, des cratères sont creusés par les obus, ces gros canons qui t’arrachent un œil, une oreille, une jambe... Le peu de végétation qu’il reste n’a plus aucune beauté, plus aucune couleur... je préférerais être aveugle que de voir ce spectacle si effrayant. Nos seuls compagnons sont des poux, des rats. Cela te montre à quel point nous sommes seuls, à quel point nous manquons de chaleur humaine...

L’injustice est partout... On nous traite d’indigène !! Pour eux, nous ne sommes que des animaux prêts pour l’abattoir. Et ce n’est pas tout ! Alors que nos confrères faisant le même travail, les mêmes efforts que nous portent le casque et sont chaussés ; nous, nous n’avons droit qu’à la tenue ridicule de l’homme à la peau mate et au rire idiot représenté sur la publicité « banania ». C’est-à-dire à une chéchia, un blouson, qui ne nous protège même pas du froid, et les pieds nus !! Est-ce donc cela que nous sommes ?! Tu ne peux pas savoir à quel point notre dignité d’homme est blessée ! Ici, aucune question d’honneur, de gloire. Notre seul but est de rentrer saint et sauf chez nous, sans être tué pendant cette guerre qui n’est pas la nôtre. Hier, nous avons été bombardés par nos ennemis. Énormément de compatriotes ont été tués, peu ont survécu. Et j’en suis de cela, je ne sais pas comment, mais je suis toujours là.

Ô ma douce, j’aimerais tellement te revoir. Pouvoir me blottir dans tes bras comme un nouveau né, respirer ton parfum une dernière fois, revoir notre fils, mon seul enfant, rentrer au village... Mais tout ça m’est impossible. Prends bien soin de toi et de notre fils. C’est la seule chose qui compte à mes yeux.  Cette lettre que je t’envoie est peut-être la dernière mais ne pleure pas. Sois forte ! Chaque fois que tu lèveras les yeux au ciel, je serai là, près de toi.

Je t’aime éperdument.

Ton mari qui t’embrasse.

Juliette COULON, 3e1